

La violence en banlieue a bousillé mon enfance et pourri mon adolescence, personne n'a posé un genou à terre pour moi

écrit par Yris | 17 juillet 2020



Je ne pense pas que Philippe a été tué parce qu'il est français ou blanc. Je pense qu'il a été tué par des racailles désintégrées qui refusent toute forme d'autorité, toute forme de règles collectives. Ces individus ne veulent ni payer leur titre de transport, ni respecter les règles du protocole sanitaire que la plupart des Français respectent scrupuleusement. On a fait passer l'individu avant le collectif, la liberté avant la responsabilité, « j'ai le droit » avant « je dois / j'ai le devoir de ». On en paye le prix fort aujourd'hui. La culture de l'excuse initiée par la gauche, qui consiste à relativiser voire à minimiser les moindres faits et gestes des voyous, sous prétexte qu'ils viennent de la banlieue et qu'ils sont mineurs. Cette excuse de minorité qui est utilisée pour excuser l'inexcusable.

Aujourd'hui, c'est ce laxisme sécuritaire et autoritaire qui est responsable de l'ensauvagement de notre société : l'islam, l'immigration dérégulée et l'absence de politique d'assimilation n'ont fait qu'aggraver considérablement le phénomène. On peut voir aujourd'hui que l'objectif de la gauche, de « Black Live Matters » et des Antifas est d'amalgamer la police (montages vidéos, fake news) pour décrédibiliser toute une profession et ainsi renverser l'autorité de l'État français pour faire régner l'anarchie, le communautarisme et l'islam politique bien entendu.

Il y a dix ans, lorsque je n'étais encore qu'une lycéenne timide et bonne élève, j'ai connu la violence dans les transports en commun. J'avais seulement 15 ans et des racailles confortablement installées en bande au fond du bus me traitaient allègrement de « PD », « Travelo », « Pute », « On va te niquer ». J'ai caché cette violence à mes parents, j'ai fui les transports en commun : je prenais le bus le matin pour aller au lycée mais je rentrais chez moi à pied le soir, qu'il vente, qu'il neige, qu'il pleuve, qu'il fasse nuit au mois de Décembre. Dix kilomètres à pieds, avec un sac chargé de cahiers et de livres sur les épaules.

Aujourd'hui, je suis devenue enseignante. Mais je garde le souvenir de ces années, je ne me sens pas en sécurité dans les lieux publics : je ne suis jamais allée en discothèque, j'évite autant que faire se peut les magasins et les rues piétonnes. Par peur de l'exposition à cette délinquance, à ces agresseurs qui sont protégés par une législation et une juridiction laxistes.

J'ai une pensée émue pour cette famille. Mon frère s'est suicidé l'été dernier après des années de dépendance à l'alcool, de dépression liée au chômage longue durée et à l'isolement : je connais la douleur du deuil, je vis avec ce manque, cette perte du lien fraternel. Personne n'a posé un genou à terre pour mon frère comme pour moi. Je n'oublierai jamais tous ceux qui l'ont rejeté ni tous ceux qui ont baissé les yeux dans cet autobus au lieu de me venir en aide. J'ai la haine contre tous ces bobos donneurs de leçons qui ont l'antiracisme sélectif, l'indignation sélective en fonction de la couleur de peau et de la religion de la victime. Je ne mettrai jamais un genou au sol devant les racailles comme la fratrie Traoré, ni devant aucun autre Caliméro de la banlieue. La banlieue, j'y ai grandi et je l'ai quittée : la violence en banlieue a bousillé mon enfance et pourri mon adolescence. Je n'oublierai jamais d'où je viens.